LES LIVRES

Soljenitsyne et Chalamov

Soljenitsyne a reçu le Prix Nobel de littérature 1970. Pour l'Union des écrivains d'U.R.S.S., c'est une provocation. Le jury du Nobel n'ayant pas changé depuis 1965, il faudrait en conclure que le Prix décerné à Cholokhov était également une provocation. L'absurdité d'une telle conclusion logique réduit à néant l'accusation. Quelles que soient d'ailleurs les intentions secrètes du jury Nobel, elles ne peuvent avoir qu'un intérêt très secondaire. L'important est qu'à part les très stériles bureaucrates des lettres d'Union soviétique, tout le monde reconnaît que Soljenitsyne est un grand écrivain, le plus grand d'U.R.S.S. et un des plus grands du monde. Même M. Pierre Daix, rédacteur en chef des **Lettres Françaises,** en est d'accord. Et si l'on doit se féliciter de la décision du jury Nobel, c'est moins parce qu'il a souligné cette évidence que parce qu'en la proclamant il fournit une certaine protection au génie héroïque, persécuté, menacé de mort par les assassins de Babel et de Pilniak et leurs dignes héritiers toujours détenteurs du pouvoir en U.R.S.S. C'est cette protection qui déclenche leurs hurlements de loups. Des communistes ne peuvent qu'être satisfaits de voir les projecteurs braqués sur les écrivains russes à l'heure où Daniel, ayant achevé ses cinq ans de détention, sorti vivant (mais dans quel état ?) de l'abominable prison de Vladimir, pire que le pire des camps au dire de Marchenko qui sait de quoi il parle, reste aussi menacé en liberté qu'en détention.

Nous aurons l'occasion de reparler de Soljenitsyne à propos de la parution de ses nouvelles œuvres ; maintenant, mieux vaut sans doute se tourner vers un autre grand écrivain soviétique, insuffisamment connu et apprécié ici, et que le nouveau flux stalinien menace peut-être plus qu'aucun autre : Varlam Chalamov dont les **Récits de Kolyma** (1) ont été complétés récemment par la publication d'**Article 58** (2).

Soljenitsyne a intitulé l'un de ses deux grands romans, **le Premier Cercle,** par référence à l'Enfer de **la Divine Comédie.** Chalamov, lui, ne circule que dans les plus profonds des huit autres cercles.

Le revers de couverture d'**Article 58** nous fournit une photographie de l'auteur. Nous connaissions le visage de Soljenitsyne, émacié, la souffrance incrustée et irradiant de tous ses traits ; sur celui de Chalamov on lit la rencontre avec l'horreur absolue : ses yeux ont regardé en face des hommes prêts à le tuer pour jouer aux cartes le tricot indispensable à sa simple survie dans le grand nord sibérien, ils ont considéré des anthropophages qui n'étaient pas les pires de ses compagnons, ils ont appris à lire les arrière-pensées mortelles sur des milliers de visages et à déchiffrer les formes de l'ignominie ; ses mâchoires se sont durcies pour résister à tout sans broncher, pendant **dix-sept ans** (sans compter les trois années de sa première déportation, plus « douce », d'avant la grande purge) au régime de Kolyma, le « crématoire blanc ». Pourtant, comme celui de Soljenitsyne d'une autre façon, le visage de Chalamov est beau. C'est un visage d'homme que les plus inhumaines épreuves ont buriné sans l'avilir. Lui aussi — comme Kosterine, comme le vieux bolchevik-léniniste anonyme — est un de ces phénomènes, comme seul le bolchevisme a su les forger, qui ont pu subir mille martyres et ne jamais céder. Cette beauté, c'est aux plus hautes qualités intérieures qu'il faut en demander le secret, et il se déchiffre dans les récits des deux recueils.

Chalamov n'a qu'un sujet : Kolyma, presqu'île nord-sibérienne, grande comme cinq ou six fois la France, où habitaient 7.580 nomades en 1927 et où des dizaines de milliers de déportés construisirent une capitale, des routes et périrent dans leur immense majorité sur les placers des trente mines d'o· dans le froid polaire de l'hiver e· les r· ·écages de l'été.

Au long des deux volumes il arrive que l'on trouve le même thème, repris avec des variantes. L'une des raisons de ce fait, c'est qu'il s'agit d'œuvres de **samizdat,** livrées au public russe par séries de courts récits, alors que nous les lisons regroupées dans un ordre qui n'est pas dicté par l'auteur. On peut distinguer, en gros, trois groupes de récits, l'un où le narrateur se donne le nom d'Andréiev, un autre où il se nomme Krist, enfin un troisième, le plus important, où le Je est Chalamov sans masque. Mais les trois groupes ont le même caractère d'authenticité. On peut supposer que les deux premiers ont été « publiés » à un moment où l'anonymat de Chalamov

---

(1) **Récits de Kolyma,** « Les Lettres nouvelles ».
(2) **Article 58,** éd. Gallimard.

n'était pas levé. Mais dans ces variations sur un noyau commun d'effroi obsessionnel, nous reconnaissons le caractère spécifique du cauchemar. Un cauchemar vécu par un homme de sa trentième à sa quarante-septième année, croit-on qu'il puisse ensuite s'en arracher, et, d'ailleurs, devrait-on lui demander de s'en arracher ? Toute sa vie d'adulte, il l'a passée dans cet infra-monde ; ce destin lui a été imposé. Un médecin déporté lui a enseigné l'unique espoir concentrationnaire : « Le plus important, c'est de survivre à Staline. Tous ceux qui lui survivront seront sauvés... Il est impossible que la haine de millions d'hommes ne se matérialise pas un jour... Il mourra de cette haine générale. Il aura un cancer ou autre chose... Nous resterons en vie. » (**Récits de Kolyma,** p. 223.) Cette philosophie du fond de l'abîme peut-être était-elle un peu trop optimiste — ce qui est admirable — mais, dans son fond, elle était juste. Staline est mort de « haine générale » — comme mourra le stalinisme — et si tous ceux qui lui ont survécu dans les camps n'ont pas été sauvés, un certain nombre ont échappé à ses bagnes, tel Chalamov. Quand on le dit comme lui, il suffit à sa tâche de dire et de redire ce qu'était Kolyma.

La force de caractère ne suffisait pas, là-bas, à éviter la mort, par la faim et l'épuisement. Si Chalamov a survécu, il l'a dû à trois chances : sa constitution physique, la guerre, et la suppression, dans son dossier, de la lettre T (trotskyste). La guerre parce que la logique de l'univers concentrationnaire peut être inversée par rapport à celle de l'autre monde — le nôtre — et que l'afflux de nouveaux déportés incultes : coupables de s'être laissés faire prisonniers, déserteurs repris, soldats de Vlassov, membres des minorités nationales, créa un besoin de personnel déporté doté de quelques connaissances qui fit du juriste Chalamov un infirmier et le sauva des placers où les brigades fondaient. (« D'une équipe qui commence à travailler au cœur de l'automne, il ne reste à la fin de la saison que le chef de brigade, son assistant et ses meilleurs amis. ») On ne peut tenir pour imaginaires les deux récits différents que fait Chalamov de l'élimination de son dossier de la fatidique lettre T, et d'abord parce que Chalamov, précisément, en donne deux versions (peut-être pour brouiller les cartes et interdire les identifications ; la terreur couve sous la cendre !). Que l'affaire concerne Chalamov personnellement est peu douteux puisque sa première arrestation est de 1929 : on peut présumer qu'il appartenait à l'Opposition de gauche. Que ce soit la secrétaire Lida qui ait retapé le dossier en faisant sauter la lettre qui vouait à la mort, ou que ce soit l'enquêteur, lui-même fusillé plus tard, qui ait brûlé la pièce, Chalamov a rencontré ce geste d'humanité au fond de l'enfer. Ce sont de tels gestes, fussent-ils rarissimes, qui gardent un homme de sombrer au fond du désespoir. Chalamov semble désespéré (en particulier à ses éditeurs français) parce qu'il rend l'atroce vérité sans le moindre fard, que son style imperturbable — le voilà bien le vrai « degré zéro de l'écriture » — nous restitue l'indicible dont les autres écrivains déportés ne surent nous donner qu'une idée atténuée — et même le Soljenitsyne d'**Ivan Denissévitch,** — qu'il ne met tout son art, qui est grand que dans la détermination du mot juste, le choix et le découpage le plus dépouillé de l'incident caractéristique, révélateur de la totalité de cet univers clos, lui-même projection en ombre caricaturale de la société soviétique.

Chalamov ne tire pas de leçons. Des lecteurs trop pressés ont cru pouvoir en conclure qu'un ressort décisif était brisé en lui et qu'il ne distinguait plus les nuances du monde des vivants. Comme si ses tableaux sinistres n'imposaient pas d'eux-mêmes leurs conclusions.

Il n'y a pas d'écrivain désespéré, puisqu'écrire c'est espérer. Si Chalamov s'acharne à débrider sous nos yeux les plaies purulentes de l'inhumanité, c'est pour susciter la volonté, déclencher la réaction de responsabilité. Chalamov est un écrivain révolutionnaire, non seulement parce qu'il est un homme de vérité (et la vérité, en soi, est révolutionnaire : idée à méditer par les tenants, des vérités qui ne sont pas bonnes à dire, parce qu'elles « serviraient la réaction »), mais parce que chacune de ses lignes est une dénonciation du stalinisme qui ne peut amener qu'à des conclusions révolutionnaires, que déboucher sur des actes révolutionnaires.

Michel LEQUENNE.

Entre l'impérialisme et la révolution

Quand les troupes russes, sous le couvert du pacte de Varsovie, entrèrent en Tchécoslovaquie, il ne manqua pas de bonnes âmes pour proclamer qu'il s'agis-
et simplement résumés par Trotsky dans les conclusions de son livre (page 158) :

sait là d'une politique léniniste, et pour rappeler l'exemple géorgien. De ce seul point de vue, la réédition d'**Entre l'impéria-**

(1) L. Trotsky, **Entre l'impérialisme et la révolution,** éd. La Taupe, Bruxelles.